

## CHAPITRE XXVI.

Seconde et sérieuse renaissance de la chevalerie. — Bayard.

Cependant les choses qui ont longtemps vécu, qui se sont enracinées dans les mœurs et qui se recommandent par de beaux côtés, ne disparaissent pas aisément; on les voit reparaître plusieurs fois avant qu'elles soient englouties tout à fait dans le perpétuel naufrage des institutions et des formes sociales. Après cette stérile renaissance de la chevalerie que l'on a vue aux cours de Bourgogne et de Provence, il y en eut une plus sérieuse à la cour de France. Le petit roi Charles VIII arrivait, après Louis XI, à peu près comme Charles VI après Charles V. C'était un pauvre enfant, fort étranger, si ce n'est par sa triste enfance, aux dures réalités de ce temps. Il rêvait de grandes choses dont sa faible tête ne soupçonnait pas les difficultés : Naples, Constantinople, Jérusalem, la conquête du monde. Tous ceux qui croyaient encore à la chevalerie, qui rêvaient aussi aventures lointaines, vaillantes prouesses, exploits généreux,

sortirent de la disgrâce où les tenait depuis longtemps la politique froide, positive et perfide. La chevalerie était raillée et vilipendée dans le public bourgeois et dans les livres irrespectueux du siècle. Mais quelques hommes lui conservaient un culte d'autant plus pur et plus fidèle qu'elle était plus grossièrement bafouée. Il y a des âmes généreuses qui s'attachent volontiers à ce qui périt, et il y en a aussi qui s'éprennent assez vivement de la beauté morale, quand ils la rencontrent, pour en devenir à leur tour des exemples et des types.

Il se rencontra de ces âmes sous Charles VIII, ou plutôt il y en avait toujours eu; mais seulement alors elles purent se produire. Comme tout va, dans le monde moral, par des oscillations contraires ou par une série indéfinie de réactions mutuelles, plus les mœurs du règne de Louis XI avaient fait contraste avec les mœurs chevaleresques, plus celles-ci reparurent ensuite avec éclat. Depuis cent ans, il n'y avait plus de preux. Il en parut tout à coup une brillante génération. Elle ne se contenta pas de parader dans des fêtes et des tournois puérils. L'entreprise de Charles VIII sur l'Italie lui ouvrit une carrière sérieuse. Si ces preux étaient bien les fidèles images de ceux d'autrefois, on le verra tout à l'heure.

Ce n'était pas à la Gascogne, le pays des aventuriers hardis et heureux, qu'il appartenait de faire

renaitre les hautes qualités morales de la chevalerie. Elle avait fourni à la royauté, soumise à l'influence armagnaque, d'habiles sauveurs; elle allait envoyer sur nos champs de bataille d'excellents fantassins. Mais c'est à d'autres provinces qu'était réservé le dernier éclat de la gloire chevaleresque.

Il en est une qui se cache aux confins de l'honnête Savoie, que les longues agitations de la guerre de Cent ans n'avaient pas atteinte. Les luttes interminables dont l'Italie a été l'objet depuis le xvi<sup>e</sup> siècle ont fait connaître les Alpes et oublier les Pyrénées. Au xiv<sup>e</sup>, les Pyrénées étaient plus fréquentées que les Alpes : c'était le repaire des aventuriers; il n'est point de gorge de ces montagnes où les armes du prince Noir n'aient pénétré. A l'ombre et au pied des Alpes, au contraire, la tranquille province du Dauphiné était demeurée fidèle à la cause française et aux traditions antiques. Depuis, elle est toujours restée héroïque. Il y avait dans ce pays une famille qu'on appelait *l'écarlate des gentilshommes*. Tous les chefs de cette famille, de mémoire d'homme, étaient morts, ou à peu près, sur les champs de bataille, au service de la France : l'un à Poitiers, aux pieds du roi Jean; l'autre à Azincourt; un troisième à Montlhéry. Le dernier enfin avait été si maltraité à Guinegate, qu'il ne lui resta plus que d'achever sa vie, perclus et mutilé, dans son château de Bayard.

C'est lui qui fut le père du fameux chevalier sans peur et sans reproche. Bayard naquit donc dans une de ces familles vénérables où tout le monde a toujours fait son devoir, où tous les aïeux sont illustres, non par d'éclatantes dignités, mais par de grands services désintéressés, où règnent des traditions de loyauté et de vertu. L'enfant, dont le naturel était bon, acquit sous cette influence une sagesse et une maturité précoces. Quand il déclare à son père sa vocation belliqueuse, il parle comme un homme de cinquante ans; et la première fois qu'il monte à cheval, il se tire de cette périlleuse épreuve comme un homme de trente ans. Le vieillard, comme un patriarche, avait rassemblé tous ses enfants pour demander à chacun vers quelle carrière il se sentait porté; le petit Pierre s'était prononcé pour les armes, et le vieillard joyeux avait consenti. L'oncle, le vieil évêque de Grenoble, fut appelé; les parents, les amis furent rassemblés. On discuta dans ce conseil de famille à quel seigneur serait envoyé le jeune novice. Il fut décidé que ce serait au duc de Savoie. Il part donc pour Chambéry avec son oncle l'évêque, non sans avoir reçu les pieuses instructions de sa bonne dame de mère: «Aimez, craignez, servez Dieu, mon fils; soyez humble et courtois, loyal, point médisant, sobre; soyez charitable envers les pauvres nécessiteux, et secourable aux pauvres veuves et orphe-

lins. » A ces conseils la bonne dame ajouta six écus d'or et un en monnaie. Comment Bayard, avec de telles impressions d'enfance, ne fût-il pas devenu ce qu'il fut par excellence, un honnête homme ?

L'éducation chevaleresque n'avait pas changé en apparence : les jeunes pages se livraient toujours aux mêmes exercices que Boucicaut. L'habileté dans ces exercices, le talent de bien manier un cheval, une bonne tenue, des manières toujours décentes et convenables, à la fois hardies et modestes, voilà ce que devait se proposer le jeune page, et ce que le jeune Bayard acquit promptement.

Les joutes, les tournois avaient repris faveur à la cour de France. Charles VIII en remplissait alors la ville de Lyon, et s'oubliait auprès des belles Lyonnaises, comme autrefois Charles VI auprès des *frisques* dames de Montpellier. Bayard vint à la suite du duc de Savoie. C'est là qu'il débuta, imberbe encore, en osant toucher tous les écus du sire de Vauldray, et il s'en tira si bien que les dames de Lyon disaient en leur peu gracieux langage lyonnais : « Vey-vo cestou malotru, il a mieux fait que tous los autres. » Le roi accepta du duc de Savoie, comme un présent, et confia au seigneur de Ligny le jeune écuyer de dix-huit ans qui venait de commencer sa carrière avec tant d'éclat. La maison du seigneur de Ligny, que le roi appelait

mon cousin, était réputée une des meilleures pour l'éducation des jeunes gentilshommes. Ce seigneur avait une compagnie qui tenait garnison à Aire en Picardie. Il y envoya Bayard. La réputation qu'il venait de gagner dans la joute l'y avait précédé. Ses futurs compagnons vinrent au-devant de lui et lui firent brillant accueil : ce n'était que jeune noblesse, gaie, joyeuse, très-disposée à dépenser l'argent de la famille et à faire dépenser celui du nouveau venu. Le plus facétieux de la compagnie, un certain Tardieu, lui dit : « Il est impossible que vous soyez venu tenir garnison sans écus ; il faut, à votre arrivée, faire parler de vous et acquérir la grâce des dames. Il y a longtemps que l'on n'a proposé de prix pour la joute en cette ville ; c'est à vous d'en proposer un. » Bayard consent ; mais, soumis au devoir et respectueux pour la discipline, il veut demander la permission au commandant. « Ne vous en souciez ; le capitaine Louis d'Ars nous l'a donnée pour toujours. Il n'est pas à présent ici, mais il reviendra dans quatre jours ; je prends tout sur moi. » Et de peur d'autre scrupule, le lendemain, au petit jour, le joyeux compagnon vient réveiller Bayard et lui amène un trompette : « Compagnon, lui dit-il, voici votre homme ; ne vous excusez plus. » Bayard, pris au lit, donna sa commission au trompette, qui alla en faire le cri par toute la ville et dans les garnisons voisines. La

joute eut lieu à trois coups de lance et douze coups d'épée à cheval le premier jour, et le second jour à pied à coups de lance et de hache, à la discrétion des juges et gardiens du camp. Bayard fut proclamé le mieux faisant. Il en fut tout honteux, s'excusa de l'honneur que les dames et seigneurs lui faisaient en lui remettant le soin de décerner les prix, et les décerna à son ami Bellabre et au capitaine David l'Écossais. Ces prix étaient un bracelet d'or de trente écus et un diamant de quarante.

Bayard, dans l'ordonnance du tournoi, se désigne : « Pierre de Bayard, jeune gentilhomme et apprentif des armes, natif du Dauphiné, des ordonnances du roi de France, sous la charge et conduite de haut et puissant seigneur Mgr de Ligny.... » Voilà un chevalier bien enrégimenté. C'est que le temps des chevaliers est passé. Cette compagnie de gentilshommes de la garnison d'Aire nous reporte-t-elle au xvi<sup>e</sup>, ou au xvii<sup>e</sup>, ou au xviii<sup>e</sup> siècle? Je ne sais. C'est déjà la jeune et pétulante noblesse, déjà les braves et brillants officiers de la monarchie moderne; mais des chevaliers, point en vérité. En fût-on surpris, le temps des Bayard, des La Palisse, des Louis d'Ars, des La Trémoille, n'est plus le temps des chevaliers; qu'ils aient recueilli les plus brillantes qualités de la chevalerie, c'est son honneur,

c'est la trace de son influence sur le caractère français.

Les guerres d'Italie conduisirent Bayard en ce pays, et il y passa presque toute sa vie, toujours aux camps, vaillant, sage, loyal, prudent, généreux, aimé et redouté. Mais si l'on excepte son duel avec Soto Mayor et ce fameux tournoi de Barletta, de treize contre treize, où les Français ne furent point heureux, toute l'histoire militaire de Bayard se compose d'actions et d'entreprises qui n'appartiennent pas plus à la chevalerie qu'à toute guerre vivement conduite. Ce sont des rencontres, des surprises nocturnes, des coups de main, des embuscades, toujours fort habilement conçus et exécutés. « Le bon chevalier, qui toujours menait les coureurs. » Ce mot le peint bien. Il faisait la course, comme on dit en mer, sans toutefois s'éloigner beaucoup du gros de l'armée; car il était très-prudent et n'aimait ni l'indiscipline ni la témérité. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté ses espions, qu'il payait bien pour n'en être point trompé. On ne se figure pas généralement le chevalier Bayard entouré de ses espions. Il était aussi avisé que vaillant, et l'on prisait autant son expérience et son habileté dans le conseil que sa valeur sur le champ de bataille. Il y portait la finesse naturelle de son esprit et la gaieté ordinaire de son caractère. Le chevalier Bayard avait toujours le



mot pour rire; c'est par là qu'il remettait le cœur au ventre des guerriers et que sa présence produisait tant d'effet. Son parti était toujours pris; il ne s'étonnait jamais de rien. Cette sorte de gaieté, très-philosophique, est restée dans le caractère français, et c'est elle qui fait supporter à nos soldats tous les malheurs : ils dînent d'une plaisanterie et couchent sous une plaisanterie, quand ils n'ont ni pain ni tente. Une déception est pour eux une plaisanterie du sort : à plaisant, plaisant et demi. C'est là cette certaine gaieté, confite au mépris des choses fortuites, que recommande Rabelais. La vie est légère à qui la traite légèrement.

L'empereur Maximilien assiégeait Padoue avec une immense armée, et La Palisse lui avait amené une partie de la gendarmerie française. La brèche étant ouverte, l'empereur fit savoir à La Palisse qu'il voulait faire donner l'assaut par les gentilshommes français, soutenus de ses lansquenets. La Palisse appela ses capitaines au conseil de guerre, c'est-à-dire à table, et, leur annonçant pour le dessert une communication importante, les engagea à bien manger : ce qu'ils firent, car c'était la fleur des gentilshommes français, autant d'Hectors et de Rolands, à qui rien ne pouvait couper l'appétit. Si le repas fut gai, il ne faut pas le demander. Lecture faite de la lettre impériale, ils se regardèrent tous

en riant, à qui parlerait le premier. Le sire d'Ymbercourt, que La Palisse avait pris à partie pendant tout le repas, prit la parole : « Par ma foi, mandez à l'empereur que nous sommes tout prêts. Il m'ennuie déjà aux champs, car les nuits sont froides et les bons vins commencent à nous manquer. » Tout le monde se mit à rire, et chacun donna son avis aussi joyeusement. Bayard seul se taisait, affectant de se curer les dents. « Hé puis ! l'Hercule de France, lui dit La Palisse, qu'en dites-vous ? Il n'est pas temps de se curer les dents. » Bayard, laissant alors son cure-dents, fit ce petit discours très-compassé, très-rusé et très-malin : « A entendre monseigneur d'Ymbercourt, il ne faut qu'aller droit à la brèche ; mais, comme c'est un passe-temps assez fâcheux pour des hommes d'armes que d'aller à pied, je m'en excuserais volontiers ; toutefois, puisque vous voulez que j'en dise mon opinion, je le ferai. L'empereur mande en sa lettre que vous fassiez mettre tous les gentilshommes français à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Pour moi, quoique je n'aie guère des biens de ce monde, pourtant je suis gentilhomme ; vous autres, messeigneurs, êtes tous gros seigneurs et de grosses maisons ; de même, beaucoup de nos gens d'armes. L'empereur pense-t-il que ce soit chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hasard avec des piétons,

dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger, gens de métiers, qui ne sont pas aussi jaloux de leur honneur que les gentilshommes? Mon avis, monseigneur, est que vous répondiez à l'empereur : que vous avez assemblé vos capitaines suivant sa volonté; qu'ils sont tout disposés à lui obéir, comme le roi leur maître le leur a commandé; que toutefois il doit entendre que leur dit maître n'a personne parmi ses ordonnances qui ne soit gentilhomme. Les mêler parmi les gens de pied, qui sont de petite condition, serait faire peu d'estime d'eux : il a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne; qu'il les fasse mettre à pied avec les gens d'armes de France, et volontiers ceux-ci leur montreront le chemin; ses lansquenets les suivront, s'ils jugent qu'il y fasse bon.» L'avis fut goûté, et l'empereur reçut une réponse à peu près dans les mêmes termes. Il assembla ses gentilshommes allemands. Mais à peine les très-hauts et très-dignes seigneurs du saint empire germanique eurent-ils oui la proposition d'aller à l'assaut à pied, qu'ils élevèrent un murmure d'indignation qui dura une grande demi-heure, si bien que l'empereur dut lever la séance. Le lendemain matin, on apprit qu'il était à quarante milles. De dépit, il était parti la nuit, en laissant l'ordre de lever le siège. La réclamation de Bayard était juste : pourquoi ces gentilshommes allemands re-

fusent-ils la besogne qu'acceptent les gentilshommes français? Bayard laisse percer son orgueil de noble, son dédain du vilain; mais qu'à cela ne tienne, il constate sa noblesse, il ne s'y roidit pas; il n'en ira pas moins à pied à l'assaut, si on le veut absolument: toujours prêt à tout ce qui n'entame pas le véritable honneur. Un peu plus tard, en montant à l'assaut de Brescia, on vit Gaston de Foix, duc de Nemours, prince du sang, général en chef, ôter ses souliers pour marcher plus vite sur un sol glissant: toute l'armée l'imita.

Comme on levait le siège de Padoue, les lansquenets mettaient le feu à toutes les habitations qu'ils quittaient. *Par charité*, Bayard fit demeurer sept ou huit hommes d'armes dans un beau logis qu'il avait occupé pendant le siège, pour le préserver du feu. Il n'aimait pas ces boute-feux. Une autre fois, il fit pendre deux des aventuriers qui avaient asphyxié 2000 personnes dans la grotte de Longaro. Il portait l'humanité et la loyauté dans la guerre, dans un temps où elle était souvent cruelle et perfide. Le duc de Chaumont, grand maître de France, gouverneur du Milanais, apprend qu'une armée de Suisses descend des Alpes. N'ayant pas assez de forces pour l'arrêter au pied des monts, que fait-il? Apparemment il fait détruire les vivres sur toute la route pour les affamer? Mieux que cela: il fait sur toute la route empoi-

sonner les barriques. Les Suisses arrivent, boivent comme des Suisses et meurent comme des mouches. C'était un procédé italien.

Le duc de Ferrare, ce fameux artilleur et cet homme instruit à qui l'Arioste a dédié son poëme, était alors allié de la France. Le pape Jules II, qui avait juré par le *corps Dieu* qu'il aurait Ferrare de gré ou de force, le fit pratiquer par un espion afin de l'attirer à lui. Le duc imagina de prendre le saint-père en son propre piège, gagna l'espion, puis vint tout conter à Bayard, qui était alors à Ferrare et se promenait en ce moment sur les remparts. Le bon chevalier loua et remercia le duc de sa franche et loyale conduite à l'égard de la France; mais il eut quelque peine à comprendre cette promesse de l'espion, que « dans huit jours le pape ne serait plus en vie. »

« Comment cela, monseigneur? Il a donc parlé à Dieu?

— Ne vous souciez, répondait le duc; mais il en sera ainsi. »

A force de causer, cependant, le bon chevalier finit par comprendre qu'il s'agissait d'aider le saint-père à sortir de la vie. En entendant le mot de *poison*, il se signa plus de dix fois, et, regardant le duc : « Eh! monseigneur, lui disait-il, je ne croirai jamais qu'un si gentil prince comme vous consentit à une si grande trahison; et si je le savais,

je vous jure sur mon âme qu'avant qu'il fût nuit, j'en avertirais le pape, car je crois que Dieu ne pardonnerait jamais un forfait si horrible. » Le bon chevalier était si indigné qu'il voulait que le duc lui livrât l'espion pour le faire pendre; mais le duc s'y refusa, et eut raison. C'est surtout avec les espions qu'il faut de la loyauté. Au reste, il ne comprenait pas les scrupules de Bayard. « Par le corps Dieu, monseigneur de Bayard, je voudrais avoir tué tous mes ennemis en faisant ainsi. La chose en restera là, puisque vous ne l'approuvez pas; mais, si Dieu n'y pourvoit, nous nous en repentirons. » Ainsi se trouvaient en présence avec un égal étonnement la politique italienne et la loyauté chevaleresque. Cette politique sanglante et vénéneuse avait été, au xv<sup>e</sup> siècle, celle de Louis XI, de la guerre des Deux-Roses et des rois espagnols; elle fût devenue celle de toute l'Europe sans cette belle renaissance des sentiments chevaleresques qui, par la personne de Bayard et de quelques autres, vint faire honte à ceux qui conduisaient le monde de leurs crimes et de leurs perfidies.

Bayard ne voulait point empoisonner le pape, qu'il appelait avec une respectueuse terreur le *lieutenant de Dieu sur la terre*; mais le prendre, oui bien. Il y faillit de peu ce jour que le pape sortit de Saint-Félix pour se rendre à La Mirandole. L'embuscade était habilement placée. Les protonotaires,

clercs et officiers pontificaux qui précédaient, y furent pris, et le pape lui-même y fût venu sans une neige épaisse et violente qui se mit à tomber, presque à sa sortie, au point qu'on ne se voyait pas. « *Pater sancte*, lui dit son conseiller intime, le cardinal de Pavie, on ne peut aller par le pays tant ce que ceci durera; il faut rentrer. » Le pape rentra, et tout à coup, au moment où il passait le pont, arriva au grand galop Bayard et sa troupe. Le vieux pape sauta hors de sa litière et aida lui-même à lever le pont. Cette présence d'esprit le sauva; mais de la belle peur qu'il eut, il en trembla la fièvre toute la journée. Le bon chevalier ne pouvait se consoler d'avoir manqué un si beau coup.

Bayard faisait peu de cas des prises d'argent; il eût pu aisément s'en enrichir, et demeura toujours pauvre. Une ville d'Italie, qui avait à conjurer la colère du général français, apporta un jour toute sa vaisselle d'or et d'argent. Le général en fit don à Bayard; le bon chevalier l'accepta, mais se mit sur-le-champ à la distribuer, pièce par pièce, à tous ses compagnons qui étaient présents. On fut d'autant plus surpris de cette conduite, qu'on savait qu'en ce moment il n'avait pas dix écus vaillant. Distribuer tout l'argent et ne garder que la gloire, c'est toujours le plaisir des grandes âmes; c'était de plus un précepte de chevalerie. Quand le duc de Nemours et les jeunes incrédules seigneurs

français consultèrent ce fameux astrologue de Carpi, qui fit tant de prédictions justes, Bayard, pressé par eux, lui demanda s'il serait jamais *grand riche homme*. « Tu seras riche d'honneur et de vertu, répondit le vieillard, autant que capitaine qui fut jamais en France; mais des biens de fortune, tu n'en auras guère: aussi ne les cherches-tu pas.... »

Bayard aima dans sa jeunesse une demoiselle de la cour de Savoie, accomplie en toutes choses, sauf en richesse. Il la retrouva plus tard, à la même cour, mariée au seigneur de Fluxas. Ils s'étaient aimés honnêtement et s'aimèrent encore de même. Loin de chercher à ébranler la vertu de cette dame, Bayard fut le premier à lui déclarer qu'il n'espérait ni ne demandait rien: « Vous êtes la dame en ce monde qui, la première, avez conquis mon cœur par votre bonne grâce; je suis tout assuré que je n'en aurai jamais que la bouche et les mains: car, de vous requérir d'autre chose, je perdrais ma peine; d'ailleurs, sur mon âme, j'aimerais mieux mourir que de vous presser de déshonneur. » Bayard demanda seulement à la dame un de ses manchons: il voulait le porter dans un tournoi qu'il devait donner, à sa prière. Il y fut jugé le mieux faisant, de l'avis des gentilshommes et des dames; mais il refusa le prix en rougissant, et déclara que c'était la dame de Fluxas qui l'avait gagné par la vertu de son manchon. Le seigneur



de Fluxas, qui connaissait l'honnêteté parfaite du chevalier, ne conçut point de jalousie ; il alla droit à sa femme avec le seigneur de Grandmont, qui lui dit : « Madame, en présence de votre mari que voici, monseigneur de Bayard, à qui on donne le prix du tournoi, a dit que c'est vous qui l'avez gagné, au moyen du manchon que vous lui avez donné ; il vous l'envoie donc pour en faire ce qui vous plaira. » La dame, sans se troubler, car elle était sans reproche, répondit : « Puisque monseigneur de Bayard me fait ce bien de dire que mon manchon lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui. Quant au rubis, puisqu'il ne le veut accepter comme le mieux faisant, je suis d'avis qu'il soit donné à monseigneur de Mondragon, car c'est celui qui a le mieux fait après lui. »

Comme la dame garda toute sa vie le manchon consacré par la valeur de son chevalier, le chevalier garda-t-il toute sa vie au sanctuaire de son cœur l'amour de sa dame ? Est-ce cet amour qui lui fit faire de si belles actions ? Il n'y paraît point. Au moins ce fut un secret bien gardé ; on ne voit ni Bayard ni ses compagnons de la guerre d'Italie porter des devises et jeter des défis en l'honneur de leurs dames.

Après la prise de Bresse, le droit de la guerre livra au bon chevalier toute une famille : une dame, ses deux jeunes filles, leur honneur, leur fortune,

Il respecta tout, et ne fit sentir, au lieu de violence, qu'une protection puissante et délicate. Tout le monde connaît cette touchante histoire. Une autre fois, le droit de l'argent, aussi détestable que celui de la guerre, mit en son pouvoir une jeune fille que la pauvreté conduisait au déshonneur. Il la trouva tout en larmes et ne voulut pas que son propre plaisir fût acheté par le désespoir d'autrui. Non-seulement il respecta et rendit à sa mère la jeune fille, mais il la dota et la maria. Nos vertus nous trahissent : le loyal serviteur n'a pu résister au plaisir de raconter ce beau trait de son maître; sans ce beau trait, pourtant, nous aurions pu croire à la chasteté du chevalier sans reproche, et supposer qu'il mourut comme Newton. Mais, non. Bayard faisait l'amour facile. Il avait un domestique adroit, chargé du plaisir de ses nuits.

La loi de chevalerie permettait l'amour et le mariage; je doute qu'elle autorisât le plaisir acheté. Ce titre si imposant de *chevalier sans reproche* donne le droit d'adresser ce reproche. Qu'il soit léger, je le veux. Bayard n'y perd rien et reste une de ces grandes figures de l'homme juste, qui apparaissent pour résumer une morale sublime; on a eu quelque raison de le comparer à Socrate, quoique Socrate tienne une bien autre place dans l'histoire de l'esprit humain et de la vérité. On a appelé *sans reproche* Du Guesclin, Barbazan, La Trémoille;

. . .

mais ce titre n'est demeuré attaché dans l'histoire qu'au nom de Bayard. On dit le connétable Du Guesclin, le maréchal Boucicaut, le sire de La Trémoille; mais on dit toujours le chevalier Bayard: il est demeuré le modèle du chevalier, et en a conservé le simple nom. Lui-même ne voulut point exercer de grands commandements; le roi lui donne mille hommes d'armes, il n'en veut accepter que cinq cents, et il ajoute que c'est déjà une bien grosse charge pour un homme qui veut faire son devoir.

Cela dit, retirer à Bayard le nom de chevalier, serait trop audacieux. Je me contenterai de dire que je vois dans Bayard le fruit le plus précieux de la chevalerie, mais non la chevalerie elle-même. On n'est pas libre d'imaginer la chevalerie, de la placer ici ou là et de lui tracer son idéal. Elle eut son époque, et l'on a vu ce qu'elle fut alors, vers quel idéal elle tendit. C'est assez dire que je n'identifie pas chevalerie et perfection. Bayard est déjà l'officier moderne, un excellent officier. Il obéit sans cesse, dépend toujours d'un corps d'armée, et s'en détache peu. Ses entreprises n'ont jamais un grand caractère d'aventure. Il est discipliné, comme le nouveau système de guerre y obligeait tout honnête soldat. Ses chefs n'eussent jamais rien exigé de lui contre l'honneur; mais, l'honneur sauf, ils pouvaient tout exiger. En deux mots, Dieu,

la dame, l'indépendance d'action, ne tiennent pas dans son caractère autant de place qu'ils en tenaient dans le type idéal de la vraie chevalerie. Ce type idéal, moins parfait peut-être à certains égards que la figure réelle de Bayard, n'était plus de ce siècle. Tout homme est de son siècle, tout siècle est original, et toute renaissance est bâtarde.